

LES COMMUNS : QUEL(LE) (IM)PERTINENCE ?

Pourquoi les communs ? Pourquoi les rapprocher de l'éducation permanente ? Quelle convergence (ou pas) avec les politiques culturelles publiques ? Pourquoi publier un ouvrage pour stimuler la rencontre entre communs, opérateurs et droits culturels ?

Il faut revenir à ce qui donne du sens à l'émergence actuelle des communs. C'est un contexte global caractérisé par un avenir bouché. Appelons-le capitalocène plutôt qu'anthropocène : il est avéré que la gouvernance économique et écologique du monde nous conduit à la catastrophe et il semble qu'il n'y ait plus de pilote dans l'avion. La volonté d'enrayer les causes de la crise climatique est anémique, les intentions d'arrêter l'épandage massif de poisons pour l'environnement et l'humain plutôt faiblardes et les décideurs politiques restent massivement englués dans un modèle culturel basé sur la croissance et la consommation, les deux piliers idéologiques qui sapent lentement mais sûrement la présence humaine sur terre.

Les métiers de la culture ne sont pas là pour distribuer des certitudes, au contraire, plutôt pour aider une prise en compte des doutes, des fragilités, des systèmes de valeur diversifiés plutôt qu'univoques et favoriser l'émergence de capacités individuelles et collectives à élaborer des modèles culturels mieux adaptés aux enjeux mouvants. Il y a tout de

même quelque chose qui semble clair : changer de gouvernance implique de changer de modèle culturel. Il faut échapper à cette naturalisation mortifère de la croissance comme seule issue.

Les politiques culturelles publiques fondées sur l'émancipation, l'accès égalitaire au capital culturel et à l'esprit critique, restent fondamentales. Mais, concrètement, mesurées au niveau de l'impact sur ce qui indiquerait un glissement vers un autre type de gouvernance de l'humain sur terre, elles semblent dépassées par une concurrence redoutable. D'autres manières, d'autres pratiques de phagocytter le temps normalement consacré aux pratiques culturelles, beaucoup plus en phase avec l'esprit du capitalocène, individualiste, friand de jouissances faciles et d'occupations confortables. Le rôle que jouent les interfaces technologiques, connectées à des programmes d'occupation du temps de cerveau disponible, dans l'économie de l'attention y est pour beaucoup.

Le capitalocène est la continuation du mouvement des enclosures, commencé au début de l'histoire capitaliste et qui se poursuit jusqu'au présent le plus actuel, avec de plus en plus de raffinement, avec la marchandisation de l'humain, organique ou psychique, matériel ou immatériel.

Une des figures que prennent les tentatives de répondre autrement à *ce qui vient*, et qui plombe tout de même pas mal le moral des citoyens, est donc ce mouvement des communs. C'est un laboratoire. C'est une volonté d'ouvrir des champs d'expériences. Ce n'est pas un parti avec un programme linéaire. Au contraire, ce champ d'expériences veut sortir du linéaire et du binaire, une manière de faire l'histoire qui colle à celle du progrès, soubassement de la croissance... Cela ne semble pas facile à comprendre : rappelons-nous la perplexité de la presse devant le mouvement Nuit Debout : mais enfin, que voulez-vous ? Quel est votre programme ?

Notre programme est d'occuper la place publique et de débattre entre nous mais sans entre soi ! Cette ouverture, cette respiration a fait que, finalement, au bout du compte, aux yeux de beaucoup de journalistes, Nuit Debout manquait de légitimité. Il n'était pas inscrit dans le schéma ordinaire de la lutte politique dont les critères, gauche et droite confondues, correspondent à la reproduction du régime actuel, celui-là même qui garantit la continuation du capitalocène.

Ce laboratoire des communs, détricotant toutes les enclosures qui impuissent sournoisement, néolibéralement, les politiques culturelles publiques, il est donc normal que les travailleurs du secteur socioculturel s'y intéressent, y pressentent des pistes pour accomplir le changement de logiciel humain tant invoqué. Les modes opératoires des communs, à la fois ouverts et rigoureux, répondent aussi à d'autres facteurs qui semblent de plus en plus prioritaires aux travailleurs-euses de la culture : créer de la socialisation, avec des objectifs concrets liés à l'appropriation créative d'une ressource collective, selon des dynamiques participatives de controverses démocratiques et impliquant un partage et une circulation des connaissances. Ce genre de processus réintroduit inévitablement de la lenteur, l'exigence de prendre le temps : et l'on sait que les changements culturels ont besoin de temps ! Tout le contraire de l'accélération – présentée comme inéluctable et justifiant le détricotage des services publics lents et ringards – qu'affectionne le train d'enfer techno-capitaliste, comme pour sidérer et envoûter ses adversaires !

Pierre Hemptinne

*Directeur de la médiation culturelle à PointCulture,
Administrateur de Culture & Démocratie*